

Séminaire 2003-2004 *La perversion n'est plus ce qu'elle était.*

***Pourquoi a-t-on voulu faire échapper les femmes à la perversion ?***

***Ou : de la « grandeur perverse » de toute femme.***

Je vous reposerai aujourd'hui de Lacan, en vous parlant à partir de ses élèves, de ceux qui ont beaucoup travaillé la question que nous traitons ce soir.

***Nous serons, pour notre part, enclins à admettre qu'en dehors de l'homosexualité, voie particulière où s'engage la sexualité féminine, plutôt qu'elle ne s'y pervertit (si nous prenons comme modèle structural de la perversion sexuelle, la perversion spécifiquement masculine du fétichisme), il n'y a pas chez la femme à proprement parler de perversions sexuelles. Nous dirons aussi que la relation perverse qui, chez la femme, existe assurément, ne se saisit pas d'une manière significative dans la relation sexuelle elle-même.***

... disent Wladimir Granoff et François Perrier<sup>1</sup>.

On aurait alors trois propositions :

- 1) Il n'y a pas chez la femme, à proprement parler, de perversions sexuelles ;
- 2) Néanmoins, l'homosexualité féminine est une voie particulière où s'engage la sexualité féminine ; ladite sexualité féminine ne saurait ici, cependant, s'y pervertir ;
- 3) Et pourtant, la relation perverse existe chez la femme, mais celle-là ne se saisit pas d'une manière significative dans la relation sexuelle elle-même de celle-ci.

Concluons, logiquement avec les auteurs : la femme serait donc une ***perverse hors-sexe*** ! Ou alors, il faut bien admettre que l'on veut faire échapper les femmes à la perversion. Car la logique ci-dessus ne ressortit-elle pas de l'histoire que raconte Freud du fameux chaudron percé : quand on veut trop persuader, preuves ou logique à l'appui, on sème plutôt le doute sur le bien-fondé de ce que l'on avance. Et l'allure que prennent les démonstrations des auteurs ne sont pas seulement en contradiction avec l'expérience, mais encore elles ressemblent étonnamment à la phrase d'Octave Mannoni, pour désigner la structure perverse : *Je sais bien... (que les femmes n'ont pas de pénis - ici : que les femmes ne sont pas perverses),... mais quand même (elles en ont un - ici : elles le sont, perverses).* Concluons au carré : elles le sont,... mais autrement !

Quel est ce mode de rapport à la perversion qui serait spécifique des femmes ?

---

<sup>1</sup> Wladimir Granoff et François Perrier, *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier, *La psychanalyse prise au mot*, 1991.

Reprenons le cas de l'homosexualité féminine. La femme homosexuelle ne peut renoncer à avoir le phallus qu'elle n'a pas, tout en se soustrayant à la dialectique du don phallique telle que celle-ci se joue au niveau de l'échange dans l'hétérosexualité, je dirais, ordinaire. Mais où est le phallus ? Elle sait, *nolens volens*, qu'il se trouve chez celui qui n'est pas sans l'avoir : le père. Mais elle sait bien trop aussi, que celui-ci n'a jamais su vraiment faire la preuve qu'il l'avait bien. Elle, elle est celle qui y remédie.

Elle sera donneuse de phallus à une femme, son amante. Elle montrera et démontrera à l'homme, au père, mais aussi sous le regard de tout homme, comment on aime et comment on satisfait, disons-le plus crûment, comment on fait jouir une femme, en s'attribuant les insignes de la virilité, en s'identifiant à un homme, un vrai, un non-castré. Mieux qu'un homme, puisqu'elle n'a pas besoin de pénis, elle fera jouir une femme et jouira d'elle. Elle est cette femme qui peut combler le manque d'une autre femme, sans avoir concrètement l'objet qui est supposé combler habituellement ce manque.

L'homosexuelle est donc, toujours, cet être qui est dans la prouesse, la performance... Elle représente et exploite l'imaginaire d'être cet incastrable phallus pour l'autre femme. Elle est aussi, elle est encore, une perpétuelle donneuse de leçons à l'homme, et, derrière celui-ci, au père. Regarde comment, moi, seule, je *sais* la faire jouir ! Incapable châtré que tu es... malgré tes attributs phalliques... à la manque !

Toujours existe la nécessaire présence de cette référence au tiers masculin, qui doit être le témoin incontournable du défi infini que l'homosexuelle lance aux hommes, ... tous castrés !

Car c'est à travers cette médiation masculine, en position tierce, - d'un masculin toujours supposé porteurs des symboles de la phallicité -, que va venir se poser la question fondamentale de l'essence même de la *féminité* dans son rapport à l'énigme du *féminin*. Car, c'est, à notre sens, ici, toute la problématique de la perversion féminine qui vient y trouver son fondement, c'est-à-dire son angoissante interrogation à laquelle elle fait réponse en confondant la féminité et le féminin, plus précisément en rabattant le féminin sur la féminité. C'est la féminité, et elle seule, débarrassée de l'embarrassante question du féminin, - question que, si elle l'abordait vraiment, elle risquerait elle-même, l'homosexuelle, d'en être éclaboussée -, c'est la féminité, disons-nous, qui est son objet de désir, son objet manquant.

Alors, c'est toujours sous le regard, quelque part, d'un homme, que l'homosexuelle fait jouir sa partenaire. Car cette jouissance qu'elle lui procure, elle la considère et la mesure toujours à l'aune de celle qu'un homme, que l'homme, serait susceptible d'offrir à son amante, à son aimée.

L'homosexuelle défie l'homme, tout homme, et à travers lui, défie le père. Car elle, seule, *sait* ce qu'est la féminité d'une femme. Cette féminité qui,

justement, à elle...lui manque. Je dis bien à *elle*, mais pas à l'autre, puisqu'elle, l'homosexuelle la lui assure, à elle, l'autre femme, l'aimée.

Mais qu'est-ce au fond que la *féminité* ?

L'absence du pénis sur le corps de la mère est une découverte tragique pour le sujet assujetti à la perversion. Il ne peut qu'y opposer son refus catégorique à ce manque, il ne veut ainsi rien savoir de ce que la psychanalyse nomme depuis Freud, la castration.

Pourtant, la castration possède un gros avantage. Elle fait surgir, par son fonctionnement même l'objet du manque, c'est-à-dire du désir. Sans la castration, pas de manque, donc pas d'objet du manque, et consécutivement pas d'objet du désir qui risque, tant soit peu, de mettre en branle, de mettre en route le sujet vers son objet.

Selon une grande élève de Lacan, version première période - ces grands élèves, tels que Perrier, qui quitteront Lacan (Granoff l'a déjà « laché » en 1963) au moment de l'invention de la passe de 1967 et de l'adoption du texte définitif sur la passe en 1968-1969, pour former ce qu'on appelle communément **Le Quatrième Groupe** -, Piera Aulagnier-Spairani, pour la nommer, l'origine de la question de la féminité est à situer au point même où émerge la question tragique du sujet assujetti à la perversion dans sa « vision » du manque sur le corps de la mère.

Piera Aulagnier le dit ainsi, ce que serait la féminité, dans un article remarquable de 1967 : la féminité serait *le nom donné, par le sujet du désir, à l'objet là où il ne peut se nommer parce que manquant*.<sup>2</sup>

La *féminité*, c'est donc quelque chose, comme le montre fort bien l'homosexuelle vis-à-vis de sa partenaire de jouissance, quelque chose qui se reconnaît. Quelque chose qui a un besoin impératif d'être reconnu, nommé, par l'Autre.

Une femme ne peut pas savoir qu'elle est féminine, qu'elle a une féminité, si ce n'est que parce qu'un/une Autre le lui dit, la lui reconnaît, la lui enseigne, la lui montre, la lui désigne, la lui fait éclore...

L'Autre du désir, l'Autre désirant est un homme, généralement. Mais une femme, tout aussi bien, fait l'affaire, encore mieux quand elle est animée d'un désir homosexuel. Car une femme, animé d'un désir hétérosexuel le peut moins, car elle est tout de suite, évidemment, en compétition, voire en rivalité, sur cette question de la féminité. Faux-jeton tout de suite dans l'*envie* - l'*invidia* des latins, c'est-à-dire de la *tache*, de quelque chose qui fait tache, in-sulte -, par définition...Crépeuse de chignon potentielle.

Seul le désir de l'Autre dans le mouvement même de son aveu, de sa déclaration, peut signifier à une femme si elle possède une/sa féminité. Cet

<sup>2</sup> Piera Aulagnier-Spairani, *Remarques sur la féminité et ses avatars*, in *Le Désir et la Perversion*, pp.55-89, ouvrage collectif, Paris, Seuil, 1967, p. 69.

Autre, répétons-le, peut tout aussi bien être un homme hétérosexuel qu'une femme homosexuelle. Mais est-ce alors, dans ce cas, la même féminité ? Question. Néanmoins, seul l'aveu du désir compte pour que celle-ci, une femme, reçoive l'investiture de sa féminité. Car, pourrait-on dire, sa féminité, c'est cet objet qui manque à l'homme, comme à l'homosexuelle,... qui fait l'homme, mieux qu'un homme. Dit-elle !

Quand elle est assurée de la posséder, cette féminité, quand elle est sûre, par l'expérience amoureuse et sexuelle d'en être investie, de cette féminité, elle suscite donc l'*envie*, dont Freud y avait repéré là comme une constante type qui caractérisait, pour lui, la structure féminine. Être femme, au sens de la féminité, c'est être immédiatement sujette à l'envie qui peut surgir à la rencontre d'une autre femme.

Piera Aulagnier aura, dans ce même texte, cette formule saisissante : *La féminité, dès son surgissement, partage, avec le pénis, le privilège d'être par excellence l'objet de l'envie.*<sup>3</sup>

L'envie du pénis, c'est ce qui s'exprime dans et par la revendication phallique de l'homosexuelle. L'envie de pénis, c'est son envie de la féminité. La féminité de l'Autre femme, c'est son phallus à elle. D'où sa vénération et sa prostration devant la féminité vénérée de l'Autre, et son extrême jalousie immédiate vis-à-vis de qui s'approche de son aimée, de son amante. De qui s'approche d'elle armé de son désir : femme ou homme. La féminité de l'Autre femme, c'est sa propriété, elle lui appartient, elle est partie intégrante de son corps à elle, de son image du corps à elle.

Tout se joue en ce domaine de la perversion, côté homme et côté femme dans le champ d'exercice de l'ambiguïté.

Très archaïquement, *l'homosexuelle*, disent Granoff et Perrier, *a trop aimé son père. Mais elle l'a trop aimé au sens où elle a trop aimé sa mère, de cet amour dont elle n'a pu supporter l'inexorable et trop sévère frustration.*

*Elle n'a donc pas renoncé à l'objet du choix incestueux. Elle l'a perdu, abandonné, au sens où elle a rejeté son amour pour sa mère. Mais cet objet n'a pas pour autant disparu. Il est venu s'ériger dans son Moi, qui se façonne sur le modèle de l'objet disparu. Elle introjecte les qualités de l'objet d'amour, qui, dans son Moi, est surinvesti. L'objet de son amour devient support de son identification masculine. Elle revêtira les insignes du père – ceux de la masculinité. Et quand un sujet se pare des insignes de ce à quoi il est identifié, il se transforme et devient le signifiant de ces insignes.*

*Ces insignes seront employés vis-à-vis de celle à laquelle ils ont menti quand ils étaient portés par le père, laissant sans réponse l'appel de la mère qui n'a pas le phallus, à celui qui devrait l'avoir s'il n'était castré - laissant ainsi béant ce manque qui intéressera l'enfant au-delà de sa mère.*

---

<sup>3</sup> P.Aulagnier, *Ibid.*, p.70.

*Or la fille peut maintenir, envers et contre tout, qu'elle possède le phallus : comme image dans ce qu'elle représente.*<sup>4</sup>

L'homosexuelle - n'est-ce pas là la définition avec laquelle nous travaillons ? -, se propose en tant qu'objet susceptible à coup sûr de combler le manque en l'Autre, le manque de l'Autre femme, de l'Autre en tant que femme, c'est-à-dire *quoad matrem*. (en tant que mère). Elle ne fait alors que renouer avec ses anciennes et premières amours en retrouvant, même si cela lui reste inconscient, la mère manquante dans son amante, dans son aimée comme l'Autre femme. La Femme *Autre*. Elle se fait ainsi l'objet comblant de ce manque, l'objet même qui, à elle aussi, lui manque. Chose extraordinaire, il lui manque et cela ne l'empêche en rien de le donner, cet objet qu'elle n'a pas, à l'Autre femme manquante... Prouesse, virtuosité avions-nous énoncé de cette *hommo-sexuelle* qui donne et accomplit au regard de tout homme ce que celui-ci, et en dernière limite, le père, ne saurait en aucun cas réaliser.

Mais la question que nous sommes légitimement en droit de nous poser est alors celle-ci : s'agit-il, pour autant, avec l'homosexuelle, de perversion ?

Pour les auteurs, tout se passerait plutôt comme si une femme engagée dans sa sexualité homosexuelle actualisait son investissement libidinal, comme on vient de le voir à l'instant, *sans jamais n'avoir rien à pervertir* comme disent Granoff et Perrier.

Comment en arrive-t-on à un tel...déli, pour l'appeler par son nom ? C'est une question ici de définition et de logique d'approche de la question des perversions que nous traînons après nous depuis le début freudien. Si, du point de vue d'une approche structurale des perversions, le problème que pose les perversions n'a de pertinence qu'au regard de la sexualité, c'est-à-dire de l'existence de perversions sexuelles, c'est-à-dire encore du **déli de la castration**, **alors** une femme n'a rien à pervertir, une femme ne peut pas être fétichiste, une femme ne peut craindre l'absence de pénis n'en étant pas pourvu dès le départ. L'horreur de la vision a-péniale du corps de la mère ne serait une horreur que pour le garçon, qui s'en rempardonnerait perversément en inventant le fétiche. La femme échapperait à cette vision horrifiante, et n'aurait ainsi rien à pervertir en devenant fétichiste, le fétichisme étant conçu comme le noyau, le basal de toute perversion. On voit bien ici que c'est une question d'approche définitionnelle de la perversion qui obère toute possibilité conséquente d'attribuer à une femme un statut d'assujettie à la perversion. D'où les contorsions des auteurs, Granoff, Perrier, Aulagnier, jusqu'à Joël Dor, pour ne pas dire « perverses » les femmes, mais pouvant cependant cultiver et développer la *relation perverse*, en pervertissant quelque chose tout de même, en pervertissant leur libido. Ce qui

---

<sup>4</sup> Wladimir Granoff, François Perrier, *Le désir et le féminin*, Aubier, *La psychanalyse prise au mot*, (1979), 1991, p.85.

n'est pas rien ! Et elles s'étaient pour cela des perversions sexuelles, qu'elles instrumentalisent, mais qui resteraient l'apanage des hommes.

Pourtant, nous avons appris que la castration concernait autant les femmes que les hommes. Mais, disent ces auteurs, elle ne les interpelle au premier chef qu'en tant qu'elle menace et marque l'autre qu'elle désire. Granoff et Perrier s'exprime ainsi : *Pour la femme, les coordonnées ne peuvent pas être les mêmes, mais ce schéma peut nous servir si nous soulignons d'abord et les privilèges de la fille par rapport à la loi, et le fait que la castration ne la concerne qu'en tant qu'elle menace ou marque l'autre, dont elle attend son bonheur.*<sup>5</sup>

Les femmes, qu'on se le dise, auraient, comme ça, quelques privilèges, en ce domaine. Un privilège par rapport à la loi de la castration, mais d'autres aussi, telle cette aptitude, non à se pervertir elle-même, comme l'homme en somme, mais à *pervertir sa libido*<sup>6</sup> comme s'expriment encore Granoff et Perrier.

Et ce, sur deux versants : le *narcissisme* et le *maternage*.

Étudions d'abord le narcissisme :

Les auteurs remarquent qu'à défaut d'être fétichiste, la femme peut toujours se constituer et s'offrir à l'Autre comme *fétichée*. Le mot est de Lacan, prononcé à son séminaire du 06 février 1957.

Mais alors, en ce cas, ne peut-on pas parler de perversion ? Il semblerait bien, et l'on se met à dire ainsi, en cet exemple : *perversion du narcissisme*. Une femme se met à devenir, pour elle-même (elle m'aime ?) son propre fétiche. Comment cela se passe-t-il ? Elle offre son corps, dans des relations multiples, disparates, éclectiques, nymphomaniaques, à la jouissance sexuelle d'un homme, puis d'un homme, puis d'un homme, quand ce n'est pas à plusieurs en même temps. Elle érotise son corps fétiche, son corps fétiché, qu'elle livre alors à l'homme. Mais l'homme ne se réduit ainsi qu'à sa pure fonction instrumentale. Elle fascine ainsi les autres femmes, les éblouit et les laisse médusées bien que jalouses, dans l'envie, l'*invidia*. Car cette femme fait tache parmi les autres femmes.

Citons encore directement Granoff et Perrier :

*Si elle n'est pas fétichiste, elle peut être « fétichée » de par la dialectique de l'être et de l'avoir : mais l'important est peut-être de comprendre par quel mécanisme ceci peut s'organiser.*

*Il est à notre époque une histoire de moins en moins exceptionnelle qui est celle de la chirurgie esthétique. Elle a parfois valeur exemplaire.*

*Tel sujet féminin embarrassé dans le modelage de sa statue, de son ego imaginaire de girl-phallus, par un avoir anatomique disgracieux, peut se trouver nanti d'une imago réformée, du jour au lendemain. Le splitting de l'ego*

<sup>5</sup> W.Granoff, F.Perrier, *Ibid.*, pp.91-92.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.90.

que fonde l'intervention esthétique est toujours profondément et irréductiblement marquant pour la personnalité de la femme. Ceci n'est qu'un exemple, mais qui peut concrétiser la situation plus générale où, dans l'être et non plus dans l'avoir, la femme devient à elle-même son propre fétiche ; c'est son corps fétiché qui a des relations sexuelles avec un homme toujours instrumental, et toujours rejeté, dès qu'il tente d'assumer, au niveau symbolique, sa filiation phallique et son rapport à la loi (dans le « tu es ma femme »). C'est dans ses rapports hétérosexuels souvent multipliés (d'où la jouissance peut ne pas être exclue, sans pourtant être jamais épanouissante) que ce type de femme trouve son seul mode de défense possible contre une homosexualité latente. Cette homosexualité vécue lui est inaccessible. Lorsqu'elle y cède, le traumatisme qui s'ensuit peut créer de ces symptômes, si difficilement réductibles par l'analyse et si près de la psychose.

Nous voulons parler de ces cas où la décompensation narcissique, toujours liée à l'absence d'une instance phallique agissante au niveau symbolique, aliène la femme dans des jeux de glaces, où la dépréciation faciale, voire la fascination par des plaies punctiformes, post-acnéiques, n'est que le déplacement d'une masturbation, traquée dans un miroir, lequel ne réfléchit que la béance létale d'une énigme narcissique insurmontable.<sup>7</sup>

Parlons maintenant du **maternage**. Granoff et Perrier insistent sur la dimension réellement pervertissante que peut prendre la relation d'une mère avec son enfant :

*Certes, en tant qu'absent ou imaginaire, tel qu'il est pris dans le phantasme, l'enfant pourra être un des éléments signifiants pivots de la névrose maternelle. Mais pour autant qu'il est aussi d'abord objet réel manipulable, il se prête de façon unique au versant pervers des aptitudes féminines.*

*L'enfant peut être donné à la femme comme le phallus qui lui manque. Il pourra, nous l'avons vu, se faire, devenir pour sa mère ce phallus, si le versant privatif du complexe d'Œdipe n'a pas débusqué la mère de cette position. Pour autant qu'il reste pour la mère le signifiant de ce phallus qui lui manque dans son partenaire sexuel, l'enfant sera pris dans la relation névrotique, dont les formes phobiques nombreuses fournissent à l'analyse un contingent appréciable de jeunes mères.*

*Mais si, objet réel, il devient l'écran sur lequel se projette ce manque qui intéresse la mère au-delà de son objet d'amour, il sera l'objet d'une relation perverse de type analogue à la perversion fétichiste. Le propre d'un tel objet est d'être à la fois l'élément central du jeu du désir, et extérieur aux voies de son accomplissement.<sup>8</sup>*

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp.92-93.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp.96-97.

S'il n'y a pas sublimation chez ce type de mère, c'est la pente perverse qui amène celle-ci à développer et entretenir une véritable *érotomanie* à l'endroit de son enfant et spécialement de son corps et des soins y attendant, sur fond de complaisance silencieuse et d'incurie de la fonction paternelle de celui qui devrait l'incarner. L'enfant subit alors une parfaite capture de son corps et de ses pulsions par sa mère, d'autant plus qu'il est toujours prêt à y répondre, par propension naturelle, oedipienne, en se constituant lui-même comme l'objet qui comble le manque de l'Autre.

Mais il faut encore, pour finir, citer un autre cas de figure de la perversion de la libido d'une femme : celui, redoutable de ravages, examiné par Piera Aulagnier dans son étude sur la féminité. Elle montre qu'une femme est cet être qui nourrit très fréquemment un certain fantasme : celui, précisément, de devenir, d'être pour l'Autre aimé, tout radicalement, mais tout exclusivement aussi, l'objet de sa passion. L'Objet unique de sa passion. Elle dit ainsi que *cet attrait particulier qu'exerce sur la femme la passion, est ce qui peut lui servir de porte d'entrée dans le registre de la perversion.*<sup>9</sup>

Piera Aulagnier explique très bien, dit Joël Dor, que : *C'est au nom de cette visée idéale à travers laquelle la femme veut se supposer la seule à être désirée, à savoir la seule à devenir « exigence vitale » comme s'exprime Aulagnier, pour le désir de l'autre, que se pervertirait la dynamique féminine du désir.*<sup>10</sup>

Pour Piera Aulagnier, rien de mieux pour illustrer cette disposition féminine toujours possible que d'aller y voir un peu du côté du masochisme que Freud a appelé féminin, pour les femmes comme pour les hommes, rappelons-le ici. D'aller y voir au moyen d'un exemple des plus classiques, celui du fantasme de prostitution. Citons encore ici la démonstration qu'en fait notre regretté collègue, Joël Dor, dans la conclusion de son ouvrage sur la structure perverse.

*La fascination, dit-il, exercée par la prostitution tiendrait, avant tout, à l'interaction réciproque de la transgression et de la soumission. Plus l'objet féminin est maltraité et rejeté, plus il est investi comme objet dispensateur de jouissance. De ce point de vue, le personnage de la prostituée apparaît inmanquablement comme celui qui parvient à faire coïncider la position masochiste féminine avec l'objet, par excellence, de la jouissance. De fait, la prostituée tend à occuper la place de l'objet du manque dont on jouit et signifie, comme telle, que la femme incarne la preuve même d'une victoire sur la castration. Instituée dans une totale soumission à toutes les exigences du partenaire, elle lui assure fantasmatiquement qu'il ne lui manque rien. Elle devient, ainsi, la seule et unique à satisfaire le désir de l'autre.*

<sup>9</sup> Piera Aulagnier, *Remarques sur la féminité et ses avatars*, in *Le Désir et la Perversion*, opus cité, pp.76-79.

<sup>10</sup> Joël Dor, *Structure et perversions*, *L'espace analytique*, Denoël, 1987, p.264.



*C'est à travers cette représentation masochiste de la prostitution fantasmée par une femme, ajoute Joël Dor, à partir du travail de Piera Aulagnier, que le désir comme tel se pervertirait en devenant passion.<sup>11</sup>*

Cependant, nous ne concluons pas comme notre regretté ami Joël Dor. Malgré ce qu'il appelle lui-même « l'efflorescence de ces manifestations perverses féminines », il se refuse à conclure qu'il existe une structure perverse féminine. Il n'y voit que l'actualisation, chez la femme, de vestiges de la perversité polymorphe de l'enfant. Ainsi, cela lui permet-il, à ladite femme, de se faire l'instrument adéquat à servir la perversion d'un homme. Dor se refuse à la voir perverse, la chère femme. Le réel de l'absence phallique, chez celle-ci, semble pour lui incontournable et l'empêche de verser les manifestations perverses des femmes au compte d'une perversion dite sexuelle, une perversion sexuelle proprement dite, comme chez l'homme.

Nous nous inscrirons ici en faux. Les femmes perverses existent, manifestement : Médée qui tue ses enfants n'est pas un ange, Messaline avec ses amants non plus. La Dalila avec la trahison de son Samson, ce n'est pas rien. Salomé la danseuse érotique qui fait « bander » Hérode Antipas pour obtenir la tête de Jean-Baptiste, non plus. Pas plus Lucrèce Borgia, ou la reine Christine de Suède., Marie Ière Tudor, dite Marie la Sanglante, jusqu'à cette princesse d'Europe centrale qui attirait à elle les jeunes filles afin de les « consommer » jusqu'en se baignant voluptueusement dans leur sang fraîchement récolté, etc..., etc ...

Alors, pourquoi cet acharnement à vouloir faire échapper les femmes à la perversion ? Alors que tout porte à croire que toute femme a bien toutes les capacités à entrer, toutes voiles dehors, je dirais, dans le champ de la perversion : par les avatars de son narcissisme toujours énigmatique en son fond ; par la pente glissante que représente la maternité et le maternage sur fond d'incurie de l'homme à lui faire la loi, celle du désir, celle de la castration ; par, enfin, cette propension à la fascination de la question de la passion dont elle semble se faire, à chaque fois, la championne.

Il s'agirait, *in fine*, d'une façon d'approcher, d'aborder la perversion en sa définition. Si l'on met au centre de la structure perverse le déni, le désaveu de la castration, on récolte autant de femmes perverses que d'hommes. Si, dans un deuxième temps, l'on place le fétiche comme l'élément central réactif, défensif, contre la castration insupportable, et le fétichisme comme le fonctionnement nodal de la perversion en disant, « pas de perversion si pas de fétiche au départ », l'on obtient la position suivante : il n'existe de perversion (parce que « sexuelle ») que chez l'homme. La femme s'en trouve alors exemptée,

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.264.

l'absence de pénis n'étant pas pour elle cette horreur à combler par le fétiche comme chez l'homme.

Mais cela ne marche pas comme cela. La question de la castration ne se centre pas sur le pénis mais sur le phallus (imaginaire et symbolique). Et là les deux sexes sont concernés. Ils sont donc de même concernés tous deux par la perversion. Mais comme nous venons de le voir ce soir, cela ne se pose et ne se développe pas tout à fait sur le même mode. A cause des trois modes d'existence du phallus ; Le phallus en tant que réel, le pénis, est présent sur le corps de l'homme, absent sur celui de la femme ; le phallus en tant qu'imaginaire est fantasmé dans les deux sexes, mais selon des modalités différentes ; le phallus en tant que symbolique, les deux sexes y sont soumis sur le même registre de la parole et du langage, c'est-à-dire de la contrainte et de l'incomplétude qui ont pour nom unique : la *castration symbolique*.

Et c'est là, me semble-t-il, ce que Lacan désignait quand il parlait de « la grandeur perverse » de toute femme, c'est que sur ce plan de la perversion il ne faudrait plus, en rien, placer la femme ailleurs que sur un pied de parfaite égalité avec les hommes. En matière de perversion, elles n'ont vraiment rien à leur envier.

Je vous remercie.